

Des-aseptisations Scénario possible de la Biennale des Couvertes 2003

Hélène Matte

Numéro 85, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45936ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Matte, H. (2003). Des-aseptisations : scénario possible de la Biennale des Couvertes 2003. *Inter*, (85), 66–68.

Des-aseptisations



SCÉNARIO POSSIBLE DE LA BIENNALE DES COUVERTES 2003 Hélène MATTE

Humide vendredi treize, rue du Pont. L'ancienne boucherie n'est pas vide. On passe par l'autre porte, celle barrée d'habitude. Une entrée en boîte à sardines. On se défait des manteaux, des tuques, des mitaines et des bottillons : tous les habits d'hiver s'entassent dans des sacs. À chacun son sac, un gros plastique noir pour empiler les ordures. Madame PICHETTE s'empresse d'instaurer les règles de quelques coups de sifflet. On passe du « Veuillez vous découvrir » à « Cachez vous derrière le rideau dans la fenêtre alors que le collectif vous opère ». On se fait dénuder, seulement les pieds mais ça désarçonne. On se fait crêmer, poudrer et plastifier par des gens qu'on ne voit pas. On entre dans la phase Un de l'aseptisation. Il faut sortir.

On arrive dans la grande salle. Le plancher est froid. Il n'y a pas de porte, il n'y a qu'un escabeau sous lequel on doit passer. Juchée sur sa périlleuse escalade, une solitaire noue des chiffons en ruban : c'est mademoiselle LEBLANC. Voilà, on est accueillis par un garçon d'ascenseur qui nous fait monter sur nos jambes. Comme des canetons suivant la mère canne, on imite dans une curieuse disgrâce tous ses mouvements. MESSIER instaure une gestuelle dérivée des formes d'arts martiaux, mais il est en fait un charmeur de serpents : on s'ondule dans des corps angulaires en essayant de le poursuivre.



Sans prévenir, une femme donne ou prend la main. On n'est plus qu'avec elle. C'est CORREIA, la bonne ou la gouvernante. Elle s'amène sans paroles dans le petit salon de bulles, passant par la cuisine en toute ambiguïté. Sur sa poitrine, une mini-chaîne stéréo diffuse des propositions automatisées. On entend l'enregistrement d'une voix ponctuée, robotique, féminine aux tonalités identiques à celles de Nina CHILDRESS, sur l'échantillon sonore du disque *Opérette d'artistes*¹. On s'assoit près d'une seconde hôte : c'est dame BAILLARGEON, elle aussi manipule un individu. De bonnes en gouvernantes, les femmes deviennent esthéticiennes. On applique le rouge à lèvres au pinceau. On pose un carton blanc sur la bouche ; on dirait un gaze imbibé pour l'anesthésie des patients ou, encore, une carte à souhait où se seraient collées des lèvres. L'empreinte de baiser découpée et gardée en sachet, sa retaille sert de bâillon, masque buccal trouvé par l'usure des babines. On se gargarise à l'alcool blanc. On écrit un souhait comme on signe un registre : « JE SOUHAITE _____ AVEC _____ ». On reçoit un numéro et retourne à la salle principale. Là, une autre dame esthéticienne, celle-là du nom de PLAISANCE, coupe, arrache et récolte les ongles. La vitrine n'est qu'un monticule de sacs à ordures remplis de costumes pour dehors.

Une fille à la perruque clownesque propose à qui veut l'entendre de nouvelles activités. On dirait qu'elle vend des chars mais, en fait, elle invite les corps à se muscler, les *ego* à se gonfler, les cervelles à décompresser : c'est PELLETIER, l'une des animatrices de la salle de musculation. En descendant dans la cave, on croise les dynamiques WHITE et LALANDE accompagnées du petit et d'un autre groupe : elles reviennent d'une séance de *work out* original. On n'est plus seuls du tout. Après avoir répondu à l'absurde questionnaire, on se déguise en chienne à Jacques et se dandine en criant. Enfin, on se *graille* de médaille en papier et de trophée en toc, on fait du théâtre comme des enfants. Sympathique musculation du sens de l'humour : Québec aura finalement eu ses Olympiques de 2002, dont le dérisoire est d'une gratuité extravagante.



Au retour dans la grande salle, le groupe éclate. On va seul devant l'une des deux femmes habillées en rouge. Aussi esthéticiennes, celles-là sont jardinières. Elles cultivent des bruits en silence. On cueille les produits du terrain, elles se plantent sur place et sèment. Les textures sonores de DUGUAY et FAVREAU sont lisses comme leurs cheveux, pourtant elles tournent l'ambiance comme on chavire la terre. « Couvert » par des écouteurs, on se connecte avec l'une d'elles. Laisant planer le rythme, on ferme



les yeux et respire. Quand ce qui sans être une musique est tout de même musique s'éteint, c'est comme si on revenait d'un passage souterrain, comme si l'espace ouvert par le son avait transformé les oreilles en insectes. À la hauteur du cortex, on remarque quelques photos miniatures, des instantanés d'elles-mêmes tout à l'heure, semblables à des écailles et faites d'éclats.

La température réveille. MESSIER réchauffe le dehors. Il ouvre la porte sur l'hiver, dépose à son seuil un bassin d'eau froide. Il s'y mouille, s'y trempe, on le touche pour y croire. Il s'imbibe d'un hymne au sang froid qu'on dirait encore adressé aux reptiles.

Penché à son bureau, au centre de la pièce, un homme pigmente sa peau. On dirait une scène de cinéma : une séquence ralentie où CÔTÉ, avec une gueule à la James DEAN, se pique à la seringue. Toutefois, ce n'est pas du cinéma et le son n'est pas celui du roulement de pellicule. C'est celui d'un moteur à aiguille pour tatouer des motifs. Il dessine à l'encre indélébile un bracelet tribal à son avant-bras. Ce point de non-retour, décisif et téméraire, rappelle encore un peu James DEAN : héros mi-sauvage, mi-stigmatisé.

Derrière un camouflage crayonné, Miss CLICHE bat la cadence. Au fur et sans mesure, elle pose l'assonance comme on écrit un poème. Sans paroles et sans expressions, elle s'acharne sur un point d'interrogation en carton-plâtre. Miss CLICHE, c'est comme DIETRICH ou Marilyn chantant pour les soldats dans les fossés du langage. Elle chante à coups de bâton au pied de la lettre. Elle rampe comme un soldat ni convaincu ni convainquant, mitraillé par la ponctuation des actes dans l'entre parenthèses d'une poésie concrète.

BERTRAND est de passage. Elle apparaît et disparaît avec une cape magicienne. Tirée d'un conte de fées, elle est un personnage reconnu sans le connaître, comme une figure de la mort à travers les âges. Elle tient des chandelles qui éclairent son teint de vampire et ses cheveux de sorcière. Son personnage gothique, plus curieux que mystérieux, récite son texte : c'est une chanson à répondre transposée en incantation et ayant pour écho l'indifférence. Sa messe est noire, elle se dénude le torse, elle veut qu'on la hue, la brûle et la lapide. Elle exhibe des seins frêles et son dos d'adolescent.



Dieu merci, Monsieur O'SHANGNESSY est plus fantôme. Le petit homme partage le fait d'être vu aux participants qu'il invite à jouer avec lui. Étant vus, ceux-ci ne peuvent plus voir. O'SHANGNESSY, sculpteur de papeterie, peintre de fresques en styromousse et auteur de livres amputés, enrobe leur regard avec un long papier collant, passant de l'un à l'autre en menottant les membres. Sans jamais couper l'alimentation du rouleau de ruban adhésif, il tisse une laisse multiple. Aux uns, il donne des instruments à souffler ; les autres, yeux bandés toujours, gribouillent au son de la flûte. Ils font des graffitis ludiques sur le mur en perdant l'équilibre. Ils sont là comme un tableau : on dirait une allégorie gravée par BRUEGEL, celle des aveugles trébuchant sur la bordure d'une route.

Enfin, descend celle qui, depuis tout ce temps, tressait des lanières de draps blancs du haut de l'escabeau, comme une princesse désirant fuir de sa tour. Sans choisir un prince charmant ou seulement quelques compagnons comme le performeur précédent, mademoiselle LEBLANC mène tout le monde à l'intérieur d'un cercle. C'est toute l'assemblée qu'elle enrubanne. De déplacements individuels à migrations de groupes, se trace l'ébauche d'un mouvement de foule. Cernés les uns par les autres, ceux qui acceptent le jeu de la proximité accidentelle entament une danse collective, chaotique plus que carrée.

Cette description plus poétique qu'analytique est semblable à un périple dans une maison hantée. De dérive urbaine qu'est la ballade piétonne qui nous y a menés, elle devient un à vau-l'eau interne d'où surgit un essaim de fantômes archétypes, d'épouvantails fous, de squelettes enrobés de muscles et de monstres de lucidité. Pour ceux qui étaient là, ce vendredi 13 décembre, l'énumération apparaît on ne peut plus lyrique ; elle est ce qu'un regard sur cent aura mémorisé. Peut-être se reconnaîtront-ils à travers la subjectivité du prosateur. Pour ceux qui n'y étaient pas, c'est un récit absurde de ce qui aurait pu être. Un scénario possible de ce qui a été. Néanmoins, les aléas du texte



portent peut-être assez d'informations pour décortiquer cette neuvième édition spéciale de la Biennale des Couvertes. Son contenant est un abattoir transformé en bureaux et en ateliers. Son contenu est une toile tissée de sensibilités à vif, d'émotions mal digérées et de rencontres imprévues.



Tout de même, on perçoit que certains des protagonistes développent un rapport visant l'intimité corporelle de l'autre. C'est le cas de l'arracheuse d'ongles au sourire délicat qu'incarne Catherine PLAISANCE, effectuant une mise à jour du bout des doigts. Aussi, l'équipe de réception s'est avérée d'autant plus radicale qu'elle mise sur l'anonymat et le caractère terroriste de la première rencontre. La mise à nu des pieds s'apparente à une mesure d'intimidation autant qu'à une désinfection à la chaîne. Cette proximité emparée et désemparée suscitait de l'émotion et des nervosités, l'action va jusqu'à évoquer le viol collectif. Outre Julie PICHETTE et Francis O'SHANGNESSY, Josée LANDRY-SIROIS et Mélissa CHAREST opéraient cette manœuvre.

Certains autres fondent la rencontre sur une intimité plus sensuelle où se mêlent des sons et des ornements servant d'éléments de décor et de générateurs d'ambiance. On trouve ce type de performeur dans la chambre d'Annie BAILLARGEON et de Mélissa CORREIA ; dans la salle d'athlétisme au sous-sol avec Stéphanie PELLETIER, Karen WHITE et maman Annie LALANDE ; et enfin, dans les espaces à la fois planants et souterrains de Nadia DUGUAY et Julie FAVREAU. Toutes ont la particularité de collecter les traces des étapes de leurs actes. Elles distribuent des médailles de bravoure, collectionnent des Polaroid ou s'approprient tout autre signe distinctif pouvant marquer des passages, comme pour se convaincre qu'il s'est passé quelque chose.

D'autres encore tirent de l'idée du corps sa gestuelle et sa simple mise en actes. Chacun à leur façon, Sébastien CÔTÉ, Eugénie CLICHE, Christian MESSIER et Chloé BERTRAND firent de leur corps une scène. Sans théâtre pourtant, ils défierent l'assistance de leurs prouesses plus ou moins masochistes, souvent intrigantes et parfois spectaculaires, passant de la coulée de cire chaude sur la peau au bain d'eau froide, du militaire civilisé et rampant aux scarifications autochtones.

Finalement, les derniers, et non les moindres, s'intéressent plus aux relations interpersonnelles et aux mouvances collectives qu'aux intimités propres et impropres. Ceux-là, manipulant avec finesse le public, bricolent des collages d'individus : mise en forme d'une matière ludique, laisser-vivre de l'idiosyncrasie. Dans le genre, Francis O'SHANGNESSY est un performeur tout aussi charmant qu'il peut sembler dérisoire. Par ailleurs, Geneviève LEBLANC dont la présence se fait discrète mais non moins probante, compte parmi celles et ceux qui fomentent des situations et provoquent maints déplacements.

La Biennale des Couvertes complétait ainsi avec vigueur l'atelier sur l'art action donné par Richard MARTEL aux étudiants de l'Université Laval à Québec, dont certains venaient jusque de Montréal et de Chicoutimi. Cette neuvième édition dite « palindrome » décentralisait les foyers d'actions en éparpillant les modes d'emploi sans marche à suivre, de manière à ce que ses témoins tout comme ses protagonistes soient laissés à eux-mêmes, même si tirillés de toute part. L'individu, parce que sans endroit où asseoir ni son cul ni ses points de repère logiques, se recentrait sur lui et retrouvait toute sa subjectivité. Dans l'ensemble, l'événement avait quelque chose d'onirique et de déjanté. Toutefois, cela soulignait la singularité de chacun qui s'y trouvait. C'est dans cette différenciation sans bornes que se trouve parfois le divertissement.